

La Chronique du temps qui passe...

Météo et caprices de la nature

Cette année, **Bernard Deram** vous conte comment les habitants de nos villages s'organisaient au rythme des saisons et de la météo tout en faisant face aux caprices de la nature après la guerre 39/45.

Pour comprendre la situation, il est indispensable de se remettre dans le contexte de l'époque. Les petits métiers que les habitants pratiquaient leur permettaient de répondre à leurs besoins sans avoir à se déplacer. Il faut aussi préciser que les moyens de locomotion étaient limités au cheval et sa voiture, le vélo et exceptionnellement l'automobile. Le travail était local. L'activité tournait essentiellement autour de l'agriculture. La main d'œuvre disponible était nombreuse et peu coûteuse. Elle permettait de faire face aux travaux qui se



faisaient manuellement. On ignorait le mot « chômage » qui caractérise notre époque. Même les enfants étaient mobilisés »pendant les vacances »à des tâches à leur portée. La scolarité obligatoire se terminait dès l'âge de 14 ans. Il n'était pas indispensable d'être diplômé pour trouver du travail. Il suffisait d'être courageux et de mettre de la bonne volonté. On faisait presque toujours le métier qu'exerçaient les parents.

Pour illustrer cette époque, je vais tenter de décrire l'activité qui régnait dans les fermes ces années-là.

Dès l'arrivée des beaux jours, les travaux des champs reprenaient avec les semis d'avoine destinée à l'alimentation des chevaux qui étaient le seul moyen de traction dont disposaient les agriculteurs. Notons qu'une attelée de chevaux (2 à 3) travaillant toute la semaine correspond à moins de 3 heures de travail fait de nos jours à l'aide d'un tracteur. Dans la foulée, c'était au tour des pois secs, des féveroles, du lin, des pommes de terre et des betteraves d'être semées pour se terminer par la plantation des haricots secs.

Après avoir mis en place les cultures, toute la main d'œuvre disponible était mobilisée à son entretien. Même les céréales avaient droit au binage et au sarclage comme on le fait de nos jours dans les jardins. Travail qu'il faut sans cesse recommencer (ce qui faisait dire que « les mauvaises herbes assuraient le pain des ouvriers »).

Les récoltes

Elles commençaient par celle des foin. D'abord celle de la luzerne ou du trèfle incarnat (violet) qui étaient destinés à l'alimentation des chevaux. Le fourrage était coupé à la « pique », mis en « javelle », à l'aide du crochet puis dressé pour le faire sécher sans avoir à le manipuler évitant ainsi la perte des feuilles (la partie noble de la plante). Progressivement, une autre méthode s'est généralisée. Après avoir fauché mécaniquement, le fourrage était préfané puis empilé sur des «perroquets», une sorte de trépied qui servait d'ossature évitant ainsi que le fourrage ne touche le sol et lui permette de sécher jusqu'à la récolte qui se faisait



en vrac. Elle était alors entreposée sur les écuries. Ce n'est qu'en 1960 qu'une presse est venue faciliter la manutention et le chargement. Puis venait celle du foin d'herbe moins fragile qui après avoir été fauché était étalé, mis en mont le soir pour qu'il garde sa couleur bleue verte, puis de nouveau étalé le lendemain jusqu'au jour où il est devenu suffisamment sec pour être rentré et se conserver.

La Chronique du temps qui passe...

Les travaux se poursuivaient avec la moisson dont les bordures de champs étaient coupées, elles aussi à la pique. Les épis mis en botte, liés avec une poignée de la récolte, mis en rangée sur la bordure du champ pour permettre le passage des chevaux tirant la moissonneuse. Pour parfaire le séchage, les bottes étaient dressées en « moyettes ou stucks » avant d'être ramassées quelques jours après en fonction de la météo. En général, l'habitat comme les bâtiments d'exploitation étaient de surface limitée et ne permettaient pas de stocker le produit des récoltes qui, de ce fait, étaient entreposées à l'extérieur. Cela nécessitait un travail fastidieux.

Les céréales étaient mises en « meules ». Les hommes qui les réalisaient étaient motivés, leur amour propre était en jeu, la forme devait être harmonieuse et équilibrée et surtout il ne fallait pas que l'eau puisse s'infiltrer et venir endommager le grain. C'était le moyen d'échelonner les battages, d'avoir de la paille fraîche et de vendre en plusieurs fois les grains. Les céréales se conservaient en sacs de 80kg empilés sur les greniers, aussi bien à la ferme que chez les négociants.



Quant aux pommes de terre, elles étaient ramassées à la main, elles étaient entreposées en silos dans un champ à proximité de la ferme et facile d'accès. Le silo était arrangé manuellement pour avoir une forme régulière. Il était recouvert de paille étirée dans le sens de la longueur pour permettre un bon écoulement de l'eau (même principe que les toitures en chaume). Cette paille était ensuite recouverte de 10 cm de terre pour la stabiliser et protéger les tubercules des premiers froids.

Puis venait la récolte des betteraves fourragères (dites betteraves pauvres). Comme pour les pommes de terre, la récolte, le chargement et la mise en silo se faisaient manuellement. Le silo était plus volumineux et la couverture moins soignée avec toujours le même objectif : la protection contre le froid. Ces betteraves étaient destinées à l'alimentation animale et servaient de base à la ration des bovins. La culture du maïs n'a été introduite dans la région qu'au milieu des années 60.

En dehors des betteraves sucrières, les récoltes étaient terminées pour les premiers jours d'octobre où le village était en fête pour 3 jours. C'était la ducasse (cf article du Ptit Sercussois 2015).

Quant aux betteraves industrielles (dites riches) qui elles sont destinées à la production d'alcool et de sucre, elles étaient arrachées à l'aide d'un outil fourchu (le pied de biche), les racines étant enterrées profondément. Les feuilles et le collet étaient récupérés pour l'alimentation animale. Les racines étaient mises en petits monts en attendant leur chargement, « toujours à la main » pour la livraison au carrefour des 6 rues. Le dépôt se trouvait à l'endroit de l'actuel bassin de rétention.

Avant les premières gelées qui pouvaient être précoces, (comme en 1980 où la température est descendue exceptionnellement à -12°C dans la nuit du 1er au 2 novembre. Pour la première fois, presque tous les agriculteurs sercussois ont laissé une partie importante de leur récolte de pommes de terre au champ), il fallait protéger contre le froid de manière plus efficace. Pour ce faire, on pouvait recouvrir le silo de 20 cm de terre supplémentaire. Ce travail se faisait à la bêche et à la pelle, c'est dire s'il était fastidieux et pénible.

Quand on disposait de balles de paille, c'est-à-dire celle qui recouvre le grain, que l'on appelle communément « la paillette » on pouvait l'utiliser en remplacement de la terre. C'est un bon isolant, mais comme il est volatil, il faut alors le recouvrir de fanes de pommes de terre ou de fumier pailleux. Cette méthode est plus rapide. Et il ne faut pas perdre de vue qu'il faudra faire l'opération inverse quand on prélèvera les produits conservés. Comme vous pouvez le constater, pour conserver les produits récoltés, le travail ne manquait pas.

La Chronique du temps qui passe...

Les récoltes protégées, c'est maintenant le moment de faire des réserves de bois et de passer à l'entretien des haies d'aubépine, qui sont « conduites » : les gros montants sont coupés. De nouveaux, plus jeunes, les remplacent, tandis que des branches plus fines sont couchées et liées avec de l'osier pour former un quadrillage et constituer une clôture efficace. Ce travail est renouvelé périodiquement et reste valable plusieurs années. De petites entailles pratiquées au pied des montants favorisent la repousse de nouvelles branches qui à leur tour prendront le relai quelques années plus tard.

Lorsque survient le gel, on saisit l'occasion de faire des transports dans les champs « qui portent », d'abord le fumier que l'on dispose en petits monts à espaces réguliers, avant d'être épandu sur toute la surface et cela toujours à la main ou plus justement à la fourche. C'est aussi le moment choisi pour épandre la « marne », plusieurs dizaines de tonnes à l'hectare. Epanchée fraîche, elle éclate sous l'effet du gel, alors que épandue en période sèche elle devient dure et il faut la réduire à la masse. Notons qu'ici encore on utilise à bon escient le temps qu'il fait pour faciliter le travail.

Les périodes de gel sec se prolongeaient parfois, la température descendait sous les moins 20°C. Comme en 1947 ou en 1954 dont tout le monde garde le souvenir de l'appel de l'Abbé Pierre pour les sans logis. Comme l'année suivante, les blés ont encore gelé, ils n'étaient pas protégés par la neige. Il a fallu les ressemer au printemps. On ne peut pas passer sous silence les grandes parties de glissade auxquelles se livraient les enfants devenus les retraités d'aujourd'hui. Les endroits favoris étaient situés dans le pré contre la maison de Germaine Blondel et l'autre à proximité de l'école devenue aujourd'hui le lotissement des Marronniers. La berge de la Becque ayant reçu les boues lors des curages successifs formait une retenue pour l'eau qui s'accumulait dans cette zone qui s'étendait jusqu'à la fosse de Monsieur Carlier. A l'inverse des mares, l'eau était peu profonde et les risques de passer à travers la glace, limités pour les enfants les plus téméraires. L'usage de chaussures garnies de « daches », clous à grosses têtes, et de fers aux extrémités pour limiter l'usure de la semelle, favorisait la glisse. Cette activité se prolongeait en attendant l'arrivée de la neige. Alors, les batailles de boules de neige prenaient la suite. On se livrait également à la confection de bonhommes de neige auxquels on mettait un foulard et pour représenter le visage on utilisait de petits morceaux de charbon subtilisés dans la charbonnière de l'école, parfois une pipe et un chapeau complétaient le déguisement.

Lorsque la neige s'installait durablement, la durée de la journée de travail se réduisait aussi. Dès la fin du jour, les employés de la ferme prenaient le repas du soir en commun avant de rejoindre leur foyer. Comme de nos jours, à cette époque, on pratiquait déjà les horaires variables. Finalement on n'a rien inventé.

La situation pouvait se compliquer lorsque les chutes de neige étaient accompagnées de vent. Les chemins encaissés comme la rue Léon Courtois devenaient impraticables et cela pouvait durer plusieurs semaines comme en 1969. La municipalité ne procédait pas au nettoyage systématique des chemins.

La circulation étant limitée, chacun dégagait la neige pour avoir accès aux voies principales et permettre le ramassage du lait par le camion de la coopérative.

Pendant ces périodes, le village vivait au ralenti et l'on se déplaçait principalement à pied. Dans les fermes, les soins au bétail, la protection au froid des denrées vulnérables occupaient le personnel. C'était aussi le moment choisi pour réparer les sacs en jute, soit en cousant une pièce sur le trou puis plus tard en la collant. Tout comme celui où les fils de fer qui servaient au pressage de la paille étaient retendus et huilés afin d'être réutilisés. Ces pratiques se justifiaient en raison de la pénurie des matières premières, causée par la guerre et les années qui l'ont suivie. Le mauvais temps était mis à profit pour procéder au triage des haricots blancs, «les flageolets». L'objectif était de retirer les grains impropres à la consommation, dont un pourcentage



La Chronique du temps qui passe...

pouvait être important en fonction du temps qui avait précédé la récolte. Le travail pouvait se prolonger dans la soirée quand la livraison devenait urgente. Pendant et après le conflit 39/45, les légumes secs étaient prisés en raison de leur valeur nutritive et leur facilité à se conserver. Les légumes en conserve n'existaient pas.

Lorsque la neige était abondante et qu'elle se mettait à fondre rapidement, l'eau s'accumulait dans les zones humides souvent destinées à produire du foin, il n'était pas rare de voir la parcelle entre la Bellevue et la Voie Romaine inondée sur une longueur de 150 mètres. L'eau y séjournait quelques jours avant de se retirer en fonction du débit de la Zerle becque.



Les orages violents qui se déclaraient au début de l'été provoquaient les mêmes effets. Je me rappelle tout spécialement de l'année 1954 où l'eau a recouvert les prés et pâtures près de chez Germaine Blondel comme à l'endroit des garages construits par Logis 62 pour s'étendre de l'autre côté de la départementale et cela en pleine période de la

récolte des foins. Cette année là, la totalité du foin sur la parcelle du lotissement des Marronniers a été perdue. Ce qui m'avait frappé à l'époque c'est qu'après que l'eau se soit retirée on a constaté qu'un grand nombre de gros poissons étaient morts. Ils s'étaient échappés des mares après les orages répétés. C'est de loin la plus importante inondation dont je garde le souvenir. Elle a eu pour conséquences de provoquer des dégâts dans 2 habitations, celle de Nicole Verlick et de son voisin Frédéric Hénin. Jusqu'à ce jour, toutes les autres maisons étaient épargnées. Par ailleurs, l'estaminet des six rues était lui entouré d'eau sans qu'elle ne pénètre dans la maison. Bien sûr, ces inondations laissent des séquelles, mais sans aucune comparaison avec celles que l'on a connues l'an dernier fin juillet, causées par un orage d'une durée et d'une violence sans précédent. L'eau est tombée en trombe pendant plus d'une heure.

Comment en est-on arrivé là ?



On peut invoquer le réchauffement climatique, mais cela n'explique pas tout. En disposant d'équipements performants, l'homme a cru pouvoir maîtriser la nature, mais celle-ci est toujours capable de reprendre ses droits. Menons ensemble une réflexion rapide sur les causes qui peuvent nous l'expliquer. Autrefois tous les bâtiments et les chaumières étaient recouverts de chaume. Ils n'avaient pas de gouttière, l'eau tombait sur le trottoir en briques non cimentées et pouvait s'infiltrer dans le sol.

La Chronique du temps qui passe...

Depuis des constructions ont permis le stockage des produits agricoles plus performant. En 1960, pour répondre à la demande des pouvoirs publics, l'agriculture s'est modernisée afin de remédier au déficit alimentaire de l'Europe (de l'ordre de 40%) et lui permettre de libérer la main d'œuvre dont avait besoin l'industrie. Des mesures ont été mises en place pour favoriser cette mutation. Le remembrement qui a modifié le parcellaire en fait partie. Il a été envisagé dès cette date par les représentants du Syndicat Agricole de notre commune. La prise de possession des nouvelles parcelles s'est faite en 1968. Depuis cette date, beaucoup de parcelles ont été drainées voire redrainées en raison des équipements de récolte de plus en plus lourds. Cette réalisation a le mérite d'avoir un effet retardateur sur l'écoulement de l'eau. Dans un premier temps, l'eau s'infiltré dans le sol qui s'engorge avant de la libérer progressivement les jours suivants.



Le relief a été modifié à des endroits stratégiques. Les chemins ont été élargis et macadamisés, parfois délimités par des bordures en ciment qui empêchent en partie l'eau de s'écouler dans l'accotement. Cela permet à l'eau de converger vers les points les plus bas. En 1968 pour favoriser l'écoulement de l'eau et remédier aux inondations, la becque a été redressée et approfondie tout comme le pont qu'enjambe la Voie Romaine. Des travaux de cette nature ne font que déplacer les problèmes s'ils ne sont pas faits sur la totalité de son parcours. Avec le temps, les eaux rejetées dans la nature ont changé, elles sont chargées de détergents, de produits de lessive et parfois davantage... Pour éviter les désagréments causés par l'eau qui stagne en

été, il a été décidé de buser la becque. L'idée était louable, mais l'on a rapidement déploré avoir sous-estimé la dimension des tuyaux, qui s'avère insuffisante en cas de fortes précipitations.

La conjugaison de tous ces facteurs ne pose pas de problèmes en situation normale, mais elle fragilise la sécurité des habitants quand elle devient exceptionnelle.

Nous avons tous notre part de responsabilité. Il ne s'agit pas de chercher à qui elle incombe. Aujourd'hui, il faut en tirer les conséquences pour les éviter à l'avenir. Nos élus ont bien conscience du problème. Ils ont déjà entrepris des travaux pour éviter qu'un tel drame ne puisse se reproduire. Une réflexion est en cours pour sécuriser encore mieux le village. Le projet est déjà bien avancé. Qui aurait pu imaginer un tel changement du travail et des conditions de vie en une période aussi courte ? Quelle évolution et ce n'est pas fini.

Tant de défis restant à relever !

Bernard Deram